

PIERRE
CHARRAS

Au nom du pire

LE DILETTANTE



DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Chez Louise*, Le Mercure de France, 1984
On était heureux, les dimanches, Le Mercure de France, 1987
Mémoires d'un ange, Le Mercure de France, 1991
Marthe jusqu'au soir, Le Mercure de France, 1993 (Folio, 2005)
Monsieur Henri, Le Mercure de France, 1994
Juste avant la nuit, Le Mercure de France, 1998 (Folio, 2000)
La Crise de foi(e), Arléa, 1999 (Arléa-Poche, 2008)
Comédien, Le Mercure de France, 2000 (Folio, 2002)
Dix-neuf secondes, Le Mercure de France, 2003 (Folio, 2005)
Francis Bacon, le ring de la douleur, Le Dilettante, 2004
Plop, Le Dilettante, 2004
(rééd. de *Deux ou trois rendez-vous*, Slatkine, 1982)
L'Oiseau, Stock, Collection « Écrivains », 2004
Bonne nuit, doux prince, Le Mercure de France, 2006
(Folio, 2007)
Quelques ombres, (nouvelles) Le Dilettante, 2007
Le Requiem de Franz, Le Mercure de France, 2009 (Folio, 2011)

THÉÂTRE

- Dimanche prochain*, L'Avant-scène, n° 1001, 1997
Rameau le fou, Séguier/Archimbaud, 2001
Figure, L'Avant-scène n° 1140, 2003

Pierre Charras

Au nom du pire

Avant-dire de
Philippe Claudel

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © collection Charras / DR
Roman inédit, édité sous la direction de
Jean-Paul Liégeois.

© le dilettante, 2017
ISBN 978-2-84263-924-2

AVANT-DIRE

Pierre le Grand

Je ne parviens plus à me souvenir dans quelles circonstances j'ai pour la première fois rencontré Pierre. Pierre Charras. Je veux parler de l'homme. Les années passent et ma mémoire devient une passoire. D'ailleurs, c'est drôle quand j'y songe mais, lorsque j'étais enfant, dans notre cuisine qui était le cœur de la maison, parmi tous les ustensiles dont se servait ma mère, celui que je préférais était précisément la passoire. Je l'empruntais souvent pour jouer. Désormais je l'ai constamment en moi. Intégrée à mon cerveau. Elle trie sans me demander mon avis. C'est finalement très reposant d'oublier. D'oublier beaucoup. La vie est lourde et longue. Mieux vaut voyager léger si l'on veut prendre un peu de plaisir dans les déplacements.

Pour revenir à Pierre, si je n'ai aucun souvenir de la première fois, c'est que la rencontre avait eu lieu avant.

Dans les livres. Dans les siens. Que j'avais lus comme on entre dans un lieu fait pour nous et au sein duquel on se sent immédiatement chez soi. Un chez-soi qui amène un sourire doux dans le regard, mais serre aussi le cœur.

Et puis donc, un jour, j'ai rencontré l'homme. Un jour perdu par moi, mais pas perdu pour nous. L'homme était comme ses livres et ses livres lui ressemblaient. Détrompez-vous, ce que j'écris n'est pas une banalité. C'est même assez rare, somme toute, de constater pareille ressemblance entre une littérature et celui qui la fait. Rappelez-vous que dans La Recherche, le petit Marcel est un peu déçu car Bergotte ne ressemble pas à Bergotte. Si le narrateur avait lu et connu Pierre, il aurait été heureux. On n'était pas volé sur la marchandise. Il n'y avait aucune tromperie. On ne demandait pas son remboursement. L'homme et l'œuvre se tenaient. Même sang. Même chair. Même âme.

On est devenus copains, Pierre et moi. Pas amis. Géographiquement éloignés l'un de l'autre, on ne se voyait guère. On se lisait davantage. C'était peut-être mieux. Qui saura ? Mais lorsqu'on avait la chance de passer quelques heures ensemble, j'aimais la conversation de Pierre. Tendrement ironique. Lucide. Profonde. Désabusée. Érudite sans affectation. L'homme n'avait pas d'illusions. La vie, et peut-être l'écriture aussi, lui avaient permis de peler la nature humaine comme

un oignon. Il la connaissait jusqu'au cœur et ce cœur chez nombre d'entre nous n'est pas bien rose.

D'où sans doute cette mélancolie qui innerve beaucoup des livres de Pierre et qu'on retrouvait dans ses yeux, ses yeux un peu tombants, et son sourire triste qui rappelait les mots émouvants d'Henri Calet, « Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes » ; Calet dont Pierre admirait tant l'œuvre qu'il l'a en quelque sorte prolongée en écrivant un texte rare et précieux, Monsieur Henri,

Mais il faudrait citer tous les livres de Pierre Charras pour lui rendre justice et l'installer à la place qu'il mérite, celle des grands petits maîtres dont l'écriture ne bouleverse peut-être pas les formes mais dont les textes traversent les années, les décennies et parfois les siècles, sans jamais prendre de rides, ni se faner ni s'affaiblir, alors que tant d'autres meurent et pourrissent en même temps que leurs auteurs.

Au lecteur qui lira ces lignes et n'aurait pas encore lu Pierre Charras, je dirai mes préférés. J'en ai déjà cité un. Voici les autres : La Crise de foi(e) ; Mémoires d'un ange ; Francis Bacon, le ring de la douleur ; Comédien ; L'Oiseau ; On était heureux, les dimanches. Je m'arrête car soudain je me sens bête à discriminer ainsi. Chez Charras, c'est comme dans le cochon, tout est bon. Et c'est à n'y rien comprendre que son œuvre n'ait pas été davantage lue de son vivant. Un mystère. Il y en a d'autres. Il y avait des lecteurs,

des critiques, des libraires, des éditeurs qui aimaient profondément le travail de Pierre, et le respectaient. Mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi ses livres n'ont pas touché un plus large public. Peut-être parce que le public ne les méritait pas, allez savoir!

Mais l'avantage avec les livres, c'est qu'il existe toujours de multiples sessions de rattrapage. Les bibliothèques et les librairies sont pleines de naufragés qui n'attendent que la main qu'on s'apprête à tendre vers eux. Ils sont coriaces et ne se noient jamais. Ils attendent, flottant la tête hors de l'eau. Ils ont tout leur temps.

Avec cette image maritime qui vient de sortir de mon esprit, j'imagine soudain Pierre, son beau visage émergeant de la surface, son corps, ce corps qui l'a tant fait souffrir, apaisé dans l'eau douce et les courants. Il avait une gueule, l'animal. Une gueule de cinéma. Une gueule de comédien. Une allure. Une présence. Une marque durable. Au fond, c'est énervant les types comme lui, qui ont écrit de très bons livres, qui meurent, mais qui sont toujours là, chaleur, regard, voix, humanité, et qui s'incrument dans nos vies en invités perpétuels, car on ne parvient pas à les oublier, comme on ne parvient pas à oublier leurs livres.

Finalement, ma passoire n'est pas aussi trouée que je le pensais. Ou plutôt elle a du goût. Oui, c'est cela. Elle sait séparer le bon grain de l'ivraie. Merci à elle. Et merci à toi mon Pierre, que j'imagine occupé à écrire de petits romans malicieux et sensibles sur cette étrange

éternité que tu expérimentes depuis quelques années désormais. Si tu écris, au moins tu ne t'emmerdes pas trop, en attendant celles et ceux que tu aimes. C'est le principal. Patiente, on va tous arriver.

À plus tard de te lire et de te retrouver.

Philippe Claudel, mai 2017

*pour Annick,
virtuose du meilleur*

*Les enfants des bourreaux sont
des enfants, pas des bourreaux.*

Le lundi 12 juin 1995, Christian monta dans le train vers 9 heures. Dix minutes avant le départ. Il consulta le billet sur lequel figurait le numéro de la place qu'on lui avait réservée et fut satisfait de constater qu'il s'agissait d'un fauteuil isolé : il allait pouvoir travailler. Il y avait un autre motif à son soulagement : son horreur des autres. C'était d'ailleurs étonnant, ce dégoût, puisqu'il volait sans arrêt au secours d'autrui. C'était même sa raison d'être : les autres. Son gagne-pain, pour ainsi dire.

En s'installant, Christian songea qu'il n'y avait pas douze heures, il ignorait encore tout de ce déplacement. Sa vie était faite de surprises. Il aimait bien les surprises. Il aimait bien sa vie.

Il venait de refermer sur Mireille et Monique et avait eu le temps de les entendre piailler devant l'ascenseur lorsque le téléphone s'était mis à sonner dans le salon.

– Ça, c'est du timing ! avait-il marmonné avant de décrocher.

Et il s'était laissé tomber dans le canapé qu'il avait quitté promptement quelques minutes auparavant en se rajustant pour raccompagner ses copines.

À première vue, Mireille et Monique étaient moches. À deuxième vue aussi. Christian en avait bien conscience lorsqu'il leur ouvrait sa porte, chaque dimanche après-midi ou presque. « C'est un véritable concours de laideur, se répétait-il. Et l'on serait bien en peine de désigner la gagnante ! »

Elles avaient toujours été là. Lorsqu'il était petit, c'étaient des « grandes ». Maintenant que les ans s'attaquaient à ses cheveux, il lui fallait bien admettre qu'elles étaient vieilles. Vieilles et moches, il n'y avait pas à sortir de là. Telles étaient celles qu'il fréquentait.

Non qu'il s'affichât avec elles. Avec d'autres non plus, d'ailleurs. Il ne s'affichait pas, voilà tout. Il restait un homme de coulisses, comme l'exigeaient son rôle, sa fonction, ses considérables émoluments. Malgré tout, il ouvrait sa porte chaque dimanche à ces deux figures navrantes et pourtant souriantes. Ce faisant, il ne pouvait s'empêcher de penser à Flaubert écrivant à son ami de toujours que le corps de l'institutrice de sa nièce l'obsédait, bien qu'il la trouvât fort laide de visage. Et Maxime

du Camp de répondre : « Prends-la en levrette, le chignon cachera le pif! »

Un taxi les conduisait alors tous trois à l'autre bout de Neuilly Chez Marjorie, un club d'échangisme.

C'était l'éthique de l'établissement qui rendait la présence de Christian nécessaire. Là, en effet, on se méfiait des femmes non accompagnées. Pour faire court, on se méfiait des putes. C'est pourquoi Mireille et Monique s'étaient toujours vu refuser l'entrée jusqu'à ce pacte avec leur vieil ami. L'idée que celui-ci pouvait très bien tenir la courageuse position de souteneur de ces deux laiderons n'avait jamais effleuré l'efficace portier-videur des lieux. Heureusement d'ailleurs, parce que Christian n'aurait pas voulu être le souteneur de quiconque, fût-ce de la plus belle fille du monde. Échangiste non plus. En vérité, la seule présence d'inconnus dans ce genre d'activités le révoltait. Aussi allait-il directement s'accouder au bar et prenait-il son mal en patience en attendant le retour des deux filles qui avaient aussitôt disparu dans l'escalier étroit, le feu aux joues et la mine gourmande. C'est également là qu'elles reparaîtraient tout à l'heure, pâles, sérieuses et paisibles, avant que tous trois ne s'esquivent sans un mot.

De retour chez lui, il lui suffirait de dégrafer son pantalon et de s'abandonner dans le canapé du salon pour que ses deux complices s'agenouillent

devant lui et entreprennent de le rembourser de tant de bonne volonté. Lui s'efforcerait de ne pas penser à ce qui venait de se produire, captif désormais de bouches reconnaissantes et expertes et, les yeux clos, imaginerait de très jolies filles troussées à ses pieds, dans l'impatience de la libération.

À peine avait-il refermé la porte en début de soirée que le téléphone sonna, comme une remontrance : c'était Virgile.

En réalité, Virgile représentait tout le parti, pour Christian du moins. Un appel de Virgile signifiait qu'il n'allait pas chômer au cours de la semaine qui s'annonçait. La suite de la conversation ne fit que confirmer ses craintes si l'on considérait l'avenir sous l'angle du courage, ou ses espoirs si l'on voyait les choses avec un œil de banquier. Et Christian aimait bien gagner beaucoup d'argent. Pour se venger de quoi ?

– Il faut impérativement que tu sois opérationnel dès demain. Ta place est déjà retenue dans le train de 9 heures 12.

– Mais je croyais que c'était un maire sans étiquette ?

– Il est sans étiquette, mais il se laisse épauler quand c'est l'intérêt de sa ville. De toute façon, on ne peut plus espérer une victoire au deuxième tour. On ne réussira qu'à limiter les dégâts. À mon avis, il est cuit. Il faut dire que son adversaire a mis le

paquet. Plus démagogique, tu meurs. Mais une défaite trop nette nous éclabousserait. Alors, il faudrait qu'il remonte un chouïa, et on compte sur toi.

– Je peux toujours avoir une conversation avec lui.

– Ça va être problématique : il a annulé tous ses rendez-vous de la semaine et il s'est volatilisé. On n'arrive plus à le localiser à l'heure qu'il est.

– J'y vais ! Je finirai bien par le coincer quelque part.

– C'est pour cette raison qu'on te verse de véritables fortunes. Ce qui, entre nous, est un scandale.

Et il éclata de son bon rire de Virgile.

En sortant de la gare, Christian se dirigea tout droit vers les taxis qui somnolaient au soleil en file indienne. Il s'engouffra dans le premier malgré la blancheur du véhicule qui le dérangeait sans qu'il se l'expliquât et claqua la portière.

– À l'hôtel de ville, s'il vous plaît, indiqua-t-il au rétroviseur qui lui avait posé une question muette.

Il contempla alors le conducteur : il était inutile de le voir de face pour connaître ses préférences sexuelles. Christian était allergique aux homos bien qu'il s'efforçât d'éviter d'enfermer les êtres humains dans des catégories.

– Vous êtes dans la représentation ? s'enquit le mignon en allumant le contact : le moteur ronronna et la voiture quitta le trottoir avec une majesté de transatlantique.

Christian ne répondit pas. L'autre ne s'offusqua pas de ce silence mais ne parla plus. Il fit cependant une seconde tentative lorsqu'on longea un marché :

– Vous tombez mal. On est en plein entre les deux tours des municipales. Voici d'ailleurs un des deux candidats encore en lice qui distribue des tracts et aguiche le chaland. Remarquez, je ferais mieux de me taire : j'ai voté pour lui au premier tour.

Christian regarda plus attentivement à l'extérieur un jeune type à la tête d'une petite troupe de courtisans : ce devait être Rabutet, l'homme à abattre.

– Son adversaire est nul ? questionna-t-il sur un ton aussi neutre que possible.

– Pas du tout ! rétorqua l'autre très naturellement. Je crois même qu'il en a fait bien plus que la plupart des maires. Seulement voilà, ce candidat est plus jeune et semble savoir mieux comment on doit s'y prendre.

Il passa le bout de sa langue entre ses lèvres.

– Et puis, ce qu'il est craquant ! assena-t-il pour ultime jugement politique.

Christian ne sut qu'opposer à un argument aussi imparable.

Mais on arrivait au pied d'un grand escalier. Il paya la course et empocha la petite fiche rose, puis redevint un piéton comme un autre. Le conducteur baissa sa vitre avant de lui adresser une œillade de femme libérée.

reconnaître qu'il avait la rancune tenace : aussi, effondré sur son canapé, tandis que deux esclaves sexuelles prosternées à ses pieds s'occupaient de son plaisir, lâcha-t-il toutes ses brides. Derrière ses paupières closes, sa belle guerrière avait remplacé ses deux affligeantes complices, et il ne perdait pas une seconde du spectacle désormais très précis.

Elle se plantait en face de lui, avec son plus beau sourire et une totale sérénité. Elle le fixait de tous ses yeux. Elle remontait sa jupe jusqu'à la cambrure marquée de sa taille fine et entreprenait de rouler ses bas jusqu'à ses élégantes chaussures avec une lenteur exaspérante : les petites attaches élastiques de son porte-jarretelles dansaient un instant en haut de ses longues cuisses comme des frisettes sur un front d'enfant et elle s'agenouillait à ses pieds pour le satisfaire des mains et de la bouche.

Monique, qui avait pris le commandement des opérations, donna quelques coups de langue très appréciés avant d'introduire, sans cesser de le tenir, l'objet de tous ses soins entre les lèvres de Mireille. La tête de celle-ci se mit aussitôt en mouvement. On aurait dit qu'elle n'en finissait pas de remercier.

La virtuosité de Sylvie, outre qu'elle était fort inattendue, affolait Christian. Il sentait qu'il ne pourrait plus retarder longtemps l'échéance. Il entendit ses dents grincer. Il aurait volontiers

insulté sa somptueuse, histoire de se fouetter un peu. De la fouetter un peu ! Mais il ne parvint qu'à se taire.

Mireille reçut la lave contre son palais. Puis le sirop brûlant coula dans sa gorge. Touchée par la flèche, elle n'avait plus que faire de l'arc, et elle rejeta l'instrument devenu importun comme un vulgaire glaviot. Monique se retrouva avec dans le poing un membre déjà flapi qu'elle tendit devant elle telle une mariée désolée brandissant un petit bouquet rond tout fané.

Elle regarda au-delà.

Goneau, qui d'ordinaire bondissait sur ses pieds dès son plaisir empoché et s'empressait d'effacer toute trace de ces mirages, restait immobile, la tête en arrière sur le dossier du canapé, les yeux clos.

Il sembla à Monique qu'il souriait.